

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS



Paris, 9 décembre 1871

Voici le moment où le chrétien, ému par la fuite du temps, se recueille sous le regard de Dieu, jette un coup-d'œil rétrospectif sur ce qu'il a fait pour son Maître et cherche à embrasser dans sa pensée toutes les œuvres, tous les intérêts qui réclament ses prières et son concours. Si nous pouvions avoir accès aux lieux où tant de nos frères se livrent à ces revues intimes, à ces intercessions secrètes, nous y ferions entendre ces mots : « Amis, n'oubliez pas nos missionnaires ! » — « Vous pouvez y compter, » nous répondrait-on sans doute. Oui, nous comptons là-dessus, chers soutiens de notre œuvre, et pour fournir à vos intentions le moyen de se réaliser de la manière la plus opportune, nous allons ajouter à ce que vous savez déjà sur la position et les besoins actuels de nos missionnaires, des communications que quelques-uns d'entre eux nous ont récemment envoyées.

Le pasteur de Thaba-Bossiou, M. *Jousse*, vient de faire une maladie qui a failli l'emporter. « J'ai cru, nous écrivait-il le 12 octobre, que ma mission ici-bas était achevée et que le moment était venu pour moi d'aller recueillir au ciel le fruit des mérites de mon Sauveur. Cette pensée inondait mon cœur de joie. Mais, bientôt après, le délire s'est emparé de mon intelligence, et, pendant deux jours, on n'a pu ob-

tenir de moi que des phrases la plupart dénuées de sens. Le Seigneur ne m'avait pas cependant abandonné; mon cœur était rempli d'un calme inaltérable. M. Casalis est accouru auprès de moi, et, pendant huit jours, il a été tout ce que peut être un bon ami et un excellent médecin. Ma pauvre femme, épuisée de fatigue déjà au commencement de ma maladie, aurait eu de la peine à se soutenir si elle eût été seule. Mais, vous le savez, au Lessouto, les liens qui unissent les missionnaires se resserrent par l'épreuve, et, si la chose était nécessaire, toutes les familles se réuniraient autour du membre malade. Grâce à Dieu, me voilà remis, mais mon cher docteur croit qu'un repos de quelques mois m'est indispensable, loin du lieu de mes travaux habituels. Mon poumon droit, qui a été sérieusement attaqué, exige un repos complet. Nous voilà donc en route pour la colonie du Cap. Si Dieu le permet, nous rentrerons vers la mi-décembre. — Ma maladie a produit une vive impression dans les Églises du Lessouto. Un cri général est monté vers Dieu pour ma guérison. Cela se comprend. Indépendamment de l'attachement que les Bassoutos ont pour leurs missionnaires, ils ne voient point arriver de recrues et cela les frappe. Celui qui vous écrit ne s'exagère pas son importance; il sait bien que le peu qu'il a fait, il l'a fait par le Seigneur, au milieu de grandes misères et d'infidélités sans nombre. Mais, supposons qu'au lieu de m'avoir rappelé à la vie terrestre, le Seigneur m'eût rappelé à lui? Vous représentez-vous l'embarras de vos frères du Lessouto? Les indigènes voient cela; ils observent que depuis des années la source des missionnaires est tarie, et, quand ils voient que l'un de nous est sérieusement malade, ils frémissent à la pensée de le perdre. »

Ce qui ajoutait à la douleur de l'Église de Thaba-Bossiou, c'est qu'elle avait le sentiment que son état spirituel n'était plus ce qu'il aurait dû être et qu'il donnait de vives inquiétudes à son pasteur. « Elle a fait des progrès en tous sens, depuis quelques années, dit M. Jousse, mais nous ne pou-

vous pas ne pas constater que la guerre a produit un certain relâchement, soit dans la tenue, soit dans la conduite. Il arrive souvent aussi qu'après de grands réveils, un état de langueur succède à la vie, et dès lors se montre un affaiblissement du sens moral qui déteint sur tout. On en vient à voir le mal sans en éprouver de l'indignation, on néglige une foule de devoirs, petits en apparence, mais importants aux yeux de Dieu. J'ai cru que le moment de recourir aux grands moyens était venu... Jugez ce qu'ont dû produire, quelques jours après, ces simples mots : « Le missionnaire est dangereusement malade ! » Dans une réunion convoquée et tenue par les chrétiens, sans l'intervention de leur pasteur, quelqu'un voulait qu'on s'occupât de la discipline, mais Zakéa s'écria : « Ah ! ce qu'il faut faire aujourd'hui, c'est de crier au Seigneur pour qu'il nous rende notre missionnaire. »

Dans la même lettre, M. Jousse rend compte d'un essai dont il avait déjà fait confidence à M. Casalis, mais en le priant de n'en point encore parler. Cet essai a suffisamment réussi pour qu'il devienne utile d'en donner connaissance aux amis de nos missions. Notre frère s'est demandé où les instituteurs et les catéchistes que l'on forme dans l'Ecole normale de Morija, trouveraient des épouses capables de les seconder. Etendant cette pensée, il s'est dit que le moment était venu de procurer à de jeunes filles pieuses et bien douées une éducation spéciale, qui les rendit généralement utiles, quelle que fût la position que Dieu voulût leur assigner. « D'abord, nous avions eu la pensée de ne recevoir que des enfants de douze à quatorze ans, mais ils se trouvaient dans notre école quotidienne bon nombre de jeunes personnes, dont six filles de Moshesh, qui nous supplièrent de les recevoir dans notre pensionnat. Ce fut pour nous une direction du Seigneur. Nous avons essayé et nous pouvons dire que le succès a dépassé notre attente. »

« Nos élèves ont fréquenté l'école commune pendant plusieurs années. Elles savent très bien lire, écrire, font des dic-

tées, savent déjà un peu de géographie et d'arithmétique. Elles continuent à suivre les classes, mais auprès de nous c'est surtout de leur éducation qu'il s'agit. Tous les travaux de l'établissement sont faits par elles. Dans l'après-midi, ma femme leur donne des leçons de couture, leur apprend à filer la laine et à la tricoter. »

« Nous tâchons de leur inculquer l'habitude de l'ordre, de la propreté, de leur enseigner à faire les choses en temps convenable. Vous le voyez, nous ne visons pas haut, mais quand nous aurons obtenu ce qui est contenu dans ce programme, nous aurons lieu d'être satisfaits. La plupart de nos élèves ont apporté un petit trousseau. Pendant notre absence elles vont cultiver des champs de maïs ; l'Egliseensemencera et soignera pour elles un grand champ de blé indigène. La dépense pour nourriture est donc peu de chose. Ma femme leur a appris à se faire des costumes uniformes, l'un pour tous les jours, l'autre pour le dimanche. »

« Jusqu'ici, cette école a été notre affaire particulière, mais il est probable qu'à partir de nos prochaines réunions annuelles, elle sera remise aux mains de la Conférence et l'on y recevra des élèves d'autres stations. Mais, si nos forces ont pu suffire pour douze, qu'en sera-t-il lorsque ce nombre s'accroîtra? Il nous faudrait quelqu'un pour s'en occuper exclusivement. Mademoiselle Esther Lemue est trop utilement employée dans notre grande école de tous les jours pour qu'on puisse songer à l'en retirer. »

L'âme sensible et méditative de M. *Duvoisin* est encore tout entière à nos angoisses et à nos souffrances pendant les deux sièges de Paris. « Que de sang! s'écrie notre frère, que de ruines! Quel appauvrissement de la nation tout entière! et derrière tout cela, comme pour l'empêcher de se relever jamais, ces cinq milliards! Mais le Seigneur est miséricordieux, Il châtie celui qu'il aime. Cela est vrai des nations comme des individus. J'ai la confiance qu'il fera luire sur la France un jour de grâce. — J'ai été touché de voir avec

quelle sollicitude vous vous préoccupez de notre bien-être. Il semble que dans des temps tels que ceux par lesquels vous venez de passer, vous auriez pu nous négliger quelque peu sans que nous eussions le droit de nous plaindre. Dieu soit béni, nous n'avons manqué de rien. Je ne crois pas que nous ayons beaucoup senti la diminution de nos honoraires. A nous peut s'appliquer, quoique dans un sens tout humain, cette parole : « Celui qui avait recueilli beaucoup n'en profitait pas davantage et celui qui avait recueilli peu avait assez. »

M. Duvoisin demande que l'on implore pour l'Église qu'il dessert avec M. Maitin, l'esprit de supplication et de prière. Il remarque autour de lui un peu de sécheresse spirituelle et passablement d'opposition en dehors du troupeau. « Satan, dirait-on, a obtenu la permission de nous cribler, mais il doit reconnaître à sa confusion que, dans l'Église du Seigneur, tout n'est pas de la balle. Les vrais disciples demeurent fermes et semblent faire des progrès. Un mot sur les annexes. A Kolonyama, Esaïa Sélikané, dirige un petit troupeau d'une quarantaine de membres qui, en général, nous réjouissent par leur zèle. Notre ami n'a rien de brillant, mais il a ce qui vaut mieux : du bon sens, de l'expérience et un cœur tout à fait à son œuvre. C'est l'un des hommes les plus droits que j'aie encore rencontrés dans ce pays.

Nous avons placé Jérémie à Masérou. Malheureusement, il a fallu l'en retirer. Sa femme, après nous avoir longtemps tenus dans l'incertitude, a fini par refuser d'aller s'y établir auprès de lui et il ne pouvait décidément pas y demeurer seul. Son travail cependant n'a pas été vain. Il y a là, tant en catéchumènes qu'en membres de l'Église, une trentaine de personnes dont quelques-unes fort intéressantes. De ce nombre sont deux vieux époux, tous deux domestiques du magistrat. Le mari qui était depuis longtemps sous des impressions sérieuses, vient de se convertir. Sa femme m'en exprimait sa joie en me disant : « *Maintenant, tout brille dans ma maison.* » Le pauvre Jéré-

mie n'en peut pas dire autant. Il doit comprendre plus que personne l'utilité de l'institution dont M. et Mme Jousse ont jeté les bases. — La lettre de M. Duvoisin se termine par de bonnes nouvelles de M. et Mme Maitin dont il est le collaborateur et le gendre.

M. *Mabille* donne d'intéressants détails sur l'École normale de Morija, et la recommande vivement à nos prières. On allait avoir les examens annuels vers le commencement d'octobre. La première classe a étudié l'histoire ecclésiastique d'après Vulliet, un résumé des doctrines chrétiennes et un petit dictionnaire biblique faits à son intention. On lui a expliqué exégétiquement les douze premiers chapitres de saint Luc et on l'a exercée à faire des plans de méditations. Plusieurs des élèves vont sortir. L'un sera adjoint au maître d'école de la station, deux autres seront employés dans l'école normale même ; ils devront enseigner les branches inférieures aux nouveaux arrivants. Six vont être placés dans des annexes. Trois autres renforceront les écoles de Thaba-Bossiou, de Hermon, de Béthesda. Un travaillera dans l'imprimerie de M. Mabille. Deux rentrent dans la vie privée. Il restera trois élèves dans la première classe et quatre dans la seconde, mais les missionnaires présentent plusieurs jeunes gens dont ils ont pu constater la vocation et les aptitudes. — Une dixième annexe vient de s'ajouter à celles qui ressortissent déjà de la station de Morija. On demande la fondation de deux ou trois de plus. — Parmi les élèves de l'École normale, il en est qui appartiennent à des tribus vivant très loin du Lessouto, sous le tropique du Capricorne. Ils ont un grand désir d'aller porter l'Évangile à leurs compatriotes. Mais il faudrait leur adjoindre au moins un missionnaire. C'est depuis longtemps, pour M. Mabille, un sujet de vive préoccupation. Il nous supplie d'envoyer de nouveaux ouvriers d'Europe. Ce qui faciliterait grandement l'entreprise en question, c'est que la contrée où l'on s'établirait est sous l'autorité du père d'un des élèves de l'École normale.

Notre vénéré frère, M. *Gosselin*, qui a dépassé sa soixante-dixième année, porte avec peine le lourd fardeau de la station de Béthesda et s'en plaint un peu. « Notre ami et collègue, M. *Ellenberger*, vient de temps en temps de Masitisi distribuer la Cène, baptiser et bénir les mariages. Pour le reste, il faut que je m'en tire seul. Tous nos frères sont débordés par le travail. J'ai beaucoup à faire et l'âge amène ses entraves. Je ne puis plus courir comme autrefois. Chaque matin, j'ai un service de prières dans l'Eglise avec les gens du village. Le lundi, j'ai une réunion de catéchumènes; le mardi, une autre pour les personnes qui commencent à chercher le salut. Le jeudi, les membres de l'Eglise se rassemblent. Chaque dimanche, je fais deux exhortations publiques, l'une, à dix heures, l'autre, après l'école du dimanche, à trois heures. Vous savez que je ne suis qu'aide-missionnaire; je ne peux pas m'ingérer dans ce qui ne m'a pas été confié. On parle d'admissions, de baptêmes à tel ou tel endroit; les catéchumènes demandent: « et nous, quand nous admettra-t-on? » Plusieurs se découragent, cela est fâcheux. Dernièrement, j'ai fait l'examen des catéchumènes avec les diacres. Huit jours après, M. *Ellenberger* est venu pour l'admission définitive. Sept adultes sortant du paganisme ont été baptisés; six jeunes gens déjà baptisés ont été admis avec eux à la communion, un relaps a été réintégré. Nous avons cent trente-deux membres, ils se montent maintenant à cent quarante-six dans la petite Eglise de Béthesda. Il y avait à peu près six cents auditeurs le jour de la fête. Vingt et une personnes suivent le catéchisme dans les deux classes. Gloire à Dieu, le Père, le Fils et le Saint-Esprit! Chers messieurs et frères dans l'épreuve, que le Seigneur soit votre force et votre secours pour continuer l'œuvre des missions évangéliques! »

M. *Maeder* écrit, de Siloé, que l'œuvre du Seigneur continue à faire des progrès dans cet endroit et dans les environs. « Les gens viennent régulièrement au service et aux

classes d'instruction chrétienne. Les cas de discipline n'ont pas été fréquents. Les livres se vendent facilement; c'est dire que le goût de la lecture se soutient et s'augmente. » C'est dans ce quartier et celui de Thabana-Morèna que se trouvent, sous les soins tout spéciaux de M. Germond, le chef Moletsané et les quarante néophytes qui ont été récemment baptisés avec lui. Ils paraissent tous sincères dans leur foi, bien qu'on pût désirer que la conversion de quelques-uns eût un caractère plus prononcé. — Son installation n'étant pas encore complète, M. Maeder a passablement à faire encore au point de vue matériel. Il est aidé par un de ses fils. « Naturellement, dit-il à ce sujet, à l'âge où je suis maintenant, je ne possède plus la vigueur de la jeunesse, mais les travaux de cette nature me donnent toujours de la satisfaction. Je voudrais pouvoir en dire autant de ma femme, mais, hélas! il en est tout autrement; ses forces sont épuisées; son corps est malade; elle est obligée de se servir constamment d'une béquille. Elle et moi nous approchons rapidement du terme des jours mentionnés dans le XC^e Psaume, et alors, si ce n'est avant cela, notre journée sera achevée. Que le Seigneur nous accorde la grâce de lui être fidèles jusqu'à la fin. »

Déjà assez longtemps déjà, nous sommes sans nouvelles directes de *M. Ellenberger*. Nous savons par les rapports généraux de la mission qu'il est toujours en pleine activité dans sa station de Masitisi. Mais lui aussi continue à être dans un état de santé fort précaire. De fréquents retours du mal dont il a été atteint et qu'un voyage semblait avoir fait disparaître, donnent de l'inquiétude à ses amis. Notre but en faisant ici mention de lui sans avoir de détails nouveaux à donner sur son œuvre, est d'obtenir des prières pour son entier rétablissement.

La correspondance de *Taïti* nous montre *M. Vernier* luttant avec un courage, souvent mêlé de tristesse, contre les périls que font courir au troupeau de Papéété l'influence d'un cli-

mat énervant, les désordres d'un port de mer, l'obsession des missionnaires catholiques; — *M. Viénot* gémissant de ne pouvoir suffire aux devoirs de l'enseignement qui lui a été plus particulièrement confié; — *M. Brun* heureux et fort apprécié à Mooréa, mais alarmé par les prétentions évidentes de la propagande romaine sur une île qui, jusqu'à ce jour, avait échappé à ses intrigues. Les lettres de nos frères de ces parages montrent de plus en plus combien leur présence y est nécessaire et utile, mais combien aussi leur nombre est insuffisant. Leur position est à peu près la même que la nôtre, avec cette seule différence qu'ici on fait valoir contre les pasteurs l'infériorité numérique de leurs coreligionnaires, tandis que là-bas on tire parti contre les troupeaux du petit nombre de leurs conducteurs. Toutefois, le Seigneur continue à donner à ceux-ci des marques de sa faveur. Après les dernières vacances, *M. Viénot* a eu une rentrée bien meilleure qu'il ne s'y attendait.

Au Sénégal, *Mme Villéger* a retrouvé la santé pendant un voyage et une courte résidence à Gorée. Son mari s'y est remis de ses fatigues. Ils sont de nouveau l'un et l'autre en pleine activité à Saint-Louis. L'école, les visites à domicile et à l'hôpital, les réunions pour le culte, quelques premiers essais de traduction, font plus que suffire à leur activité. Ils se demandent avec angoisse s'ils seront condamnés à rester seuls, et nous ne pouvons encore leur faire entrevoir que le secours bien éloigné des élèves sénégalais qui se forment sous nos yeux.

Partout, c'est du manque d'ouvriers qu'on se plaint. On verra dans l'article qui va suivre celui-ci, que le Comité n'est pas insensible aux demandes instantes qui lui sont faites. Mais, avant de toucher à ce point, il est de notre devoir de parler aux amis de notre œuvre de deux causes d'affaiblissement qui, dans ce moment, préoccupent tout particulièrement nos frères du sud de l'Afrique.

L'une n'est heureusement que temporaire et elle s'explique par les motifs les plus naturels. M. Germond a pris la résolution de venir prochainement passer quelque temps en Europe. Il y est surtout déterminé par ses devoirs envers une fille menacée d'être infirme pendant toute sa vie. Elle est venue au monde à peu près paralysée du côté droit. Ce n'est qu'au bout de plusieurs années qu'elle a pu marcher et encore boîte-t-elle considérablement. Il lui est presque impossible de faire usage de sa main droite. D'une manière générale, elle est dans un état qui ne peut qu'éveiller chez ses parents la plus vive sollicitude. Le mal persiste malgré tout ce que l'on a pu faire; il n'existe en Afrique aucun établissement approprié à l'état de cette enfant. M. Germond a résolu de faire le voyage entièrement à ses frais. Il sait mieux que personne combien son absence est regrettable dans un moment comme celui-ci. MM. Maitin et Duvoisin ont généreusement offert de veiller sur son troupeau, mais ils ne pourront le faire qu'imparfaitement. « Je sens, nous dit notre frère, la force de toutes les objections que vous pourriez me présenter. Mon cœur est serré en écrivant cette lettre. Ce long voyage me fait peur. Je suis si heureux au Lessouto, occupé à une tâche que j'aime! »

Dans le second cas, il s'agit d'une perte réelle et profondément douloureuse.

M. *Emile Rolland*, le fils du vénérable doyen de la mission, le continuateur de son œuvre, vient de se démettre de ses fonctions. Ce sont des épreuves et des difficultés d'une nature toute privée qui l'ont porté à le faire. Il y a quelque soulagement pour le Comité à pouvoir dire qu'il n'a aucune raison de douter de la droiture des intentions du démissionnaire et de la gravité des raisons qui l'ont déterminé. Se croyant obligé de renoncer à ses attributions pastorales, il a accepté l'offre que le gouverneur du Cap lui a faite de remplir les fonctions de magistrat parmi les Bassoutos. « Dans la position très critique où je me trouvais, » écrit M. E. Rol-

land, » cette proposition m'a paru une indication de la volonté du Seigneur, vu mon attachement aux Bassoutos et ma connaissance de leurs mœurs et de leurs affaires. En l'acceptant, il m'était encore possible de rester au milieu d'eux et de leur rendre des services, ainsi qu'à notre chère mission; j'échappais aussi à la dure nécessité d'abandonner mes parents déjà vieux et séparés de leurs autres enfants. La seule pensée qui me soutienne, c'est que, en cédant à une nécessité, j'ai cru agir selon ma conscience et selon la volonté de Dieu. Quoique séparé officiellement de la mission, je ne renonce nullement à la carrière missionnaire et j'espère que le Seigneur me l'ouvrira de nouveau. Je désire être sous sa direction en toutes choses, et aussi longtemps que je resterai dans le Lessouto, j'espère pouvoir être directement et indirectement utile à l'œuvre. »

La conférence, vivement émue, s'est rassemblée pour aviser. Prenant en considération les besoins d'un troupeau aussi nombreux que l'est celui de Hermon, et l'impuissance complète à laquelle l'âge et de grandes infirmités ont réduit M. Rolland père, elle n'a pas hésité à détacher M. E. Casalis de Morija pour l'envoyer occuper le poste vacant.

Notre ami a répondu à cet appel, mais seulement d'une manière provisoire.

DÉPART PROJETÉ DE DEUX MISSIONNAIRES FRANÇAIS POUR LE LESSOUTO.

On a pendant longtemps, et avec raison, félicité la Société des Missions Évangéliques de Paris d'avoir reçu du Seigneur, pour champ de travail, un pays salubre entre tous, où les missionnaires semblaient en quelque sorte inaccessibles à la maladie et à la mort. Mais le temps, les fatigues, et, dans plus d'un cas, de profondes souffrances morales ont fait leur œuvre. Plusieurs de nos premiers missionnaires sont entrés dans leur repos et